

# JEANNE D'ARC

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS



1. *La Vocation.*
2. *La Prise de Jeanne à Compiègne.*
3. *Le Martyre.*

## PERSONNAGES

---

JEANNE D'ARC.

JEAN D'AULON, écuyer et frère de lait de Jeanne.

AGNÈS, compagne de Jeanne.

SYBILLE, id.

JACQUES D'ARC, père de Jeanne.

ISABELLE, mère de Jeanne.

WARWICK, capitaine anglais.

GUILLAUME DE FLAVY, gouverneur de Compiègne.

UN HOMME D'ARMES, officier du gouverneur.

FRÈRE PASQUEREL, chapelain de Jeanne d'Arc.

JEAN D'ESTIVET, promoteur du procès.

NICOLAS LOISELEUR, juge au procès.

GORDON, soldat anglais.

GUILLAUME, geôlier de la prison de Rouen.

EUGÉNIE, fille de Guillaume.

Capitaine Anglais chargé de conduire Jeanne en supplice.

MARIE LÉBOUCHER et MARGUERITE, femmes de  
Compiègne.

Un vieillard et une petite fille.

Saint MICHEL.

### PERSONNAGES MUETS :

Sainte CATHERINE, Sainte MARGUERITE.

Le peuple de Compiègne.

Soldats.

# JEANNE D'ARC

---

## ACTE PREMIER

### LA VOCATION

La scène représente une prairie auprès d'un petit bois, le soir.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, JEAN D'AULON, son frère de lait.  
Deux jeunes filles, AGNÈS ET SYBILLE, ses compagnes.  
SAINT MICHEL

JEANNE.

Mes sœurs, le jour nous quitte et s'éteint dans les cieux,  
L'ombre envahit au loin nos champs silencieux,  
C'est l'heure où, chaque soir, quittant le pâturage,  
Nous ramenons en chœur nos troupeaux au village ;  
Mais avant de partir ne voudriez-vous pas  
Qu'ensemble nous allions quelques instants là-bas,  
Offrir notre prière à la Vierge du chêne ?  
Jean gardera bien seul nos moutons dans la plaine.  
Mon cœur est triste hélas ! et je sens malgré moi  
Tout mon être frémir et de honte et d'émoi  
Quand je songe aux douleurs de notre pauvre France.  
Dieu n'a donc point pitié de sa longue souffrance !

AGNÈS.

Nous pleurons avec toi, Jeanne, car chaque jour  
La guerre et ses horreurs nous frappent tour à tour,

Chaque jour des combats, des luttes meurtrières,  
 Ravagent ce pays, désolent nos frontières ;  
 Tous nos frères sont morts, et nos parents en deuil  
 Préparent chaque jour quelque nouveau cercueil ;  
 En Lorraine, il n'est plus qu'orphelins et que veuves,  
 Et notre cimetière est rempli de croix neuves.

JEANNE.

Hélas ! vous ignorez de nos maux la grandeur  
 Car la France agonise et meurt, frappée au cœur !  
 Entendez-vous, mes sœurs, la rumeur lointaine ?  
 Tous ces bruits de carnage et tous ces cris de haine ?  
 Bourguignons, Armagnacs s'égorgent sans merci,  
 Des pillards sont venus de Châlons jusqu'ici.  
 Les nôtres ont lutté sans repos et sans trêve  
 Ils ne sont plus, et pour finir l'horrible rêve,  
 Sur ces ruines sans nom, suprême déshonneur,  
 L'étranger abhorré pose son pied vainqueur.  
 Paris est pris, on craint qu'Orléans ne succombe  
 Et de ses défenseurs ne soit bientôt la tombe.  
 Plus de chefs, de soldats ! Le cheval de Talbot  
 Dans le sang de nos preux a rougi son sabot.

SIBYLLE.

Comment donc as-tu su la lugubre nouvelle ?

JEAN.

Hier soir, un soldat, chez Jeanne la Pucelle,  
 Pâle, épuisé, mourant, vint demander du pain :  
 Elle donna celui qu'elle avait à la main.  
 Il n'avait point d'abri, Jeanne céda sa couche.  
 Alors l'infortuné lui fit d'un ton farouche  
 De nos malheurs présents, le lugubre récit,  
 Et Dieu seul a connu ce que Jeanne en souffrit.

JEANNE.

Il était de Lorraine et n'avait plus d'armure  
 Mais portait à la tête une affreuse blessure,  
 Mes yeux ont vu couler le plus pur sang de France  
 Et ce sang vers le ciel parut crier vengeance !

AGNÈS.

Mais n'a-t-il point parlé de Charles, notre roi ?

JEANNE.

Charles ne connaît plus son serment et sa foi !  
L'unique roi de France, ô féroce ironie,  
C'est Henri d'Angleterre ; un frisson d'agonie  
Mes sœurs vous étreint l'âme en prononçant ce nom.  
Quant au roi légitime, exilé dans Chinon,  
Il demande au plaisir d'éteindre sa tristesse  
Avec des courtisans sourds à notre détresse.

SYBILLE.

O France, doux pays de l'honneur, de la foi,  
Nous faut-il pour toujours désespérer de toi ?

JEAN D'AULON.

Toi, dont longtemps la gloire illumina le monde,  
De toutes les vertus, terre à jamais féconde,  
Fille chère et souvent le chevalier de Dieu,  
Qui fis briller la croix et l'épée en tout lieu,  
Est-ce de ta grandeur, est-ce la fin suprême ?  
Faut-il que nous perdions jusques à l'espoir même  
De te sauver ? Est-tu condamnée à périr,  
Toi pour qui nous serions si joyeux de mourir ?

JEANNE.

Seigneur, dans ce pays qui si longtemps fut vôtre  
Ne ferez-vous pas naître un guerrier, un apôtre ?

SAINT MICHEL (*apparaissant*).

Enfant, ce sera toi ! . . . .

JEANNE.

. . . Quel est cet inconnu ?

Ciel ! on dirait encor la voix du Bois-Chenu !  
Le messager divin qui me pressait naguère  
D'aller trouver le Roi, de voler à la guerre  
Sans hésiter. . . . .

SAINT MICHEL.

Je suis l'archange saint Michel.  
D'ordinaire à genoux aux pieds de l'Éternel,  
Il m'envoie en son nom te dire que tes larmes  
L'ont touché ; sa bonté veut calmer des alarmes  
Qui depuis trop longtemps ont déchiré ton cœur.  
Bientôt apparaîtra le guerrier, le sauveur  
Que réclamait en vain votre France meurtrie  
Et c'est toi qui seras l'ange de la Patrie.

JEANNE.

Messire, vous sied-il d'abuser une enfant  
Dont le cœur est naïf et l'esprit ignorant.  
Nourrie en un village inconnu de Lorraine  
Je n'ai jamais porté que mon sarrau de laine  
Et des sabots de bois trop lourds pour les combats ;  
Qui donc me donnera des armes, des soldats ?  
Déjà l'on ne craint pas de me traiter de folle,  
Les plus sensés au moins riront de ma parole,  
Personne n'osera me présenter au Roi.

SAINT MICHEL.

Et comptes-tu pour rien Dieu qui sera pour toi ?

JEANNE.

Il me faudra quitter nos riantes campagnes,  
Mes parents bien-aimés, mes frères, mes compagnes,  
Ma mère me l'a dit : mon vieux père en mourra.

SAINT MICHEL.

Dieu séchera ses pleurs et le consolera.

JEANNE.

Il a de tant d'amour entouré mon enfance !

SAINT MICHEL.

Jeanne, de ton pays veux-tu la délivrance ?  
A ton roi, rendre un trône et sauver Orléans,  
De ta patrie en deuil secourir les enfants ?  
Hésiter, de ta part, serait folie ou crime !

JEANNE (*tombant à genoux*).

Seigneur, vous le voulez, voici votre victime !

SAINT MICHEL.

Pars donc pour Vaucouleurs d'abord, puis à Chinon,  
A Charles, tu diras quelle est ta mission,  
Que tu viens le conduire enfin à la victoire ;  
S'il sourit, s'il hésite un instant à te croire,  
Rassure-toi, le ciel a ses secrets desseins,  
Et des rois, Dieu détient le cœur entre ses mains.  
Pour aller au combat, il te faut une épée,  
Eh bien, il en est une à cette heure cachée  
Au monastère, et sous l'autel de Fierbois.  
La garde en est rouillée, et porte quatre croix,  
Ton bras la brandira toujours avec vaillance  
Courage donc, enfant, et pars, c'est pour la France !

## SCÈNE II

JEAN (*seul*).

Non, je ne rêve pas, et Jeanne va partir,  
Mon pauvre cœur d'enfant en est triste à mourir.  
Quoi ! je n'entendrai plus jamais sa voix si douce !  
A la suivre au combat, je ne sais qui me pousse,  
Mais la voir s'éloigner sans espoir de retour,  
Et songer qu'exposée au danger chaque jour,  
Elle pourrait tomber au sein de la mêlée  
Sans qu'il me soit permis de repousser l'épée  
Prête à l'atteindre, non, je ne le pourrai pas ;  
C'est fini, jusqu'au bout je m'attache à ses pas.  
Sans elle, aucun attrait n'est plus pour moi sur terre ;  
Enfant, un Bourguignon, un jour tua mon père,  
De Jeanne les parents recueillant l'orphelin  
L'ont aimé comme un fils et nourri de leur pain.  
Ainsi, pendant quinze ans, je vécus auprès d'elle.  
Eh bien, je me ferai son écuyer fidèle,  
A toute heure, en tous lieux, je veux suivre son sort,  
Avec elle au péril, avec elle à la mort.

Mais je l'entends... Elle a terminé sa prière  
Ses compagnes s'en vont...

**SCÈNE III**

JEANNE, JEAN.

JEANNE (*rentrant sur la scène*).

... Tu pleures, Jean, mon frère ;

Tout à l'heure à genoux, là-bas auprès du bois  
Me trompé-je ? j'ai cru reconnaître ta voix.  
A qui parlais-tu donc ?

JEAN (*sombre*).

... Je parlais à moi-même,

Et comprenant enfin, Jeanne, combien je t'aime,  
Avec toi je prétends affronter le danger.  
J'ai ta vie à défendre et mon père à venger !  
Les Anglais l'ont tué. Ne crains pas, je suis homme,  
Ce n'est point sans raison que Domrémy me nomme  
Jean le brave, et partout je ferai mon devoir.

JEANNE (*triste*).

Laisse donc là, mon Jean, cet amour sans espoir.  
Vois-tu, depuis longtemps, dès ma plus tendre enfance,  
A Dieu j'offris ma vie et mon cœur à la France ;  
Et tu ne songes pas à nos pauvres parents,  
Laisseront-ils partir ainsi leurs deux enfants ?  
Hélas ! que deviendra notre mère Isabelle,  
Enfant, épargne-lui cette douleur nouvelle ;  
A sa vieillesse un jour qui donnera du pain ?  
Puis, sais-tu quels tourments m'attendent en chemin :  
La trahison, la mort, peut-être le martyre !  
Mon frère je n'ai pas encore osé te dire  
Ce que pendant la nuit deux fois mes yeux ont vu  
Et l'horrible tableau dans mon rêve entrevu.  
Un bûcher se dressait pour moi sur une place  
J'y montai ; tout autour l'affreuse populace  
Insultait à mes pleurs, et j'ai senti la flamme



Dévorante m'atteindre ; en même temps mon âme  
Poussait des cris d'effroi ! Jean, j'ai failli mourir !

JEAN (*résolu*).

Et tu crois que sans moi, seule, tu vas partir !  
Jeanne, je t'en supplie, épargne ma faiblesse,  
Je veux bien aujourd'hui t'immoler ma tendresse,  
A mes rêves d'enfant pour toujours dire adieu,  
Ne servir désormais que mon pays et Dieu,  
Mais te laisser tenter seule le sort des armes  
Bien qu'il me soit très dur de voir couler tes larmes,  
Je ne puis m'y résoudre, et ne le ferai pas.  
Y consens-tu ? dis-moi ? mais que vois-je là-bas ?

JEANNE.

On dirait deux vieillards s'avançant sur la route.  
Seraient-ce nos parents ? Très inquiets sans doute  
De notre long retard, ils nous viennent chercher.  
O Dieu que dois-je faire ? et faut-il leur cacher  
Encore ce secret, par pitié pour leur âge ?  
Seigneur, inspirez-moi, donnez-moi du courage  
Je vais briser leurs cœurs !...

#### SCÈNE IV

JEANNE, JEAN, ISABELLE, JACQUES D'ARC,  
SAINT MICHEL.

ISABELLE.

Nous vous cherchions, enfants.  
Pourquoi nous alarmer ainsi ? Depuis longtemps  
Tous deux nous avons vu revenir vos compagnes,  
Et vous demeurez seuls au fond de ces campagnes  
Peu sûres à cette heure, où de *Maxey* les gens,  
Du parti de Bourgogne acharnés partisans,  
Descendent chaque soir, viennent jusqu'au village  
En quête de combats et surtout de pillage.  
Jeanne, réponds, ma fille...

JEANNE.

O ma mère, pardon !  
 Nous songions au retour quand j'entendis mon nom  
 Prononcé tout à coup ; une voix inconnue,  
 La voix d'un ange, ici longtemps m'a retenue.

ISABELLE.

Que disait cette voix ? Ne nous fais pas languir ;  
 Parle ! . . .

JEANNE (*après un silence*).

O mère, je crains de vous faire souffrir !  
 Elle a parlé du roi, de notre chère France,  
 Elle a redit ses maux et sa longue souffrance,  
 Puis l'ange, au nom de Dieu, me fit prêter serment  
 De vous quitter hélas ! ô ma pauvre maman.

ISABELLE.

Tu ne l'as pas juré ! Dieu ne peut pas permettre  
 Que tu partes ainsi . . .

JEANNE.

Il peut tout, c'est le Maître !

ISABELLE.

Il ne souffrira pas que tu sois mon bourreau,  
 Qu'à ton père et à moi tu creuses un tombeau !  
 Dis-moi, Jeanne, dis-moi que c'est chose insensée,  
 Que tu chasses au loin cette horrible pensée  
 Ton serment ! mais au ciel, enfant, qu'as-tu promis ?

JEANNE.

Ma vie.

ISABELLE.

Il n'en veut pas. Je sais, les ennemis ! . . .  
 Qu'importe ! as-tu pris soin d'interroger un prêtre !  
 Va le voir en mon nom . . . mais tu l'as fait peut-être ?  
 Eh bien, j'en suis certaine, il t'aura répondu  
 Que ton serment, le ciel ne l'a pas entendu.

JACQUES D'ARC.

Isabelle, tais-toi, retire ce blasphème

Car Dieu frappe souvent aux cœurs de ceux qu'il aime,  
Des desseins éternels, laissons suivre le cours.

JEANNE (*pleurant*).

Ma mère ! . . .

ISABELLE (*très tendrement*).

Mon enfant, tu m'aimes donc toujours !  
Tu le vois, je suis bonne encore à quelque chose  
Puisque ton cœur meurtri dans mes bras se repose.  
Jeanne, sous mes baisers, je veux sécher les pleurs  
Qui coulent de tes yeux aussi purs que les fleurs ;  
Je t'aime bien, vois-tu, ma petite Jeannette,  
Sur mon sein ne crains pas de reposer ta tête,  
Car je la veux bercer comme je fis souvent  
Quand tu n'étais encor qu'une petite enfant.  
Dis-moi que c'est fini ; désormais plus d'orage,  
Et sois bien gaie, enfant, comme on l'est à ton âge.

JEANNE.

Mère, Dieu m'est témoin que je voudrais mourir.  
Mais sa voix a parlé : je ne puis qu'obéir.  
Demain je partirai . . .

ISABELLE (*d'un ton ferme*).

Toujours cette folie !  
Moi je te le défends, Jeanne, je t'en supplie,  
Par pitié pour ton père, et par pitié pour moi !

JEANNE.

Mère, je l'ai juré, l'ange a reçu ma foi.

ISABELLE.

Eh bien, puisqu'en dépit de ma douleur extrême,  
Enfant, tu veux partir, et nous quitter quand même,  
Que le ciel parle donc et donne un ordre ici  
Et je m'inclinerai . . .

SAINT MICHEL (*apparaissant*).

Cet ordre, le voici.

Femme, Dieu, ne peut pas exaucer ta prière,  
Mais quand, malgré ses pleurs, il repousse une mère,

C'est que dans sa sagesse il cache des desseins  
 Que ne peuvent percer les regards des humains.  
 Oh ! si ton œil pouvait lire à travers l'histoire,  
 Quel honneur à ton nom, à Jeanne quelle gloire  
 Dieu réserve ! Ce nom dépassant les plus beaux,  
 Pour l'acclamer chaque âge ayant des chants nouveaux.  
 Ta fille, pour toujours, incarnant la Patrie,  
 Et la France entourant sa mémoire chérie  
 De respect et d'amour ; tous les siècles, enfin,  
 S'inclinant à ses pieds, des lauriers à la main ;  
 Voilà ce que le ciel m'a chargé de te dire,  
 Consens-tu maintenant ? . . .

ISABELLE (*tombant dans les bras de Jeanne*).

Pitié, Seigneur, j'expire !

JACQUES D'ARC.

Je répondrai pour elle, ô messager divin.  
 Ce que Dieu nous demande est presque surhumain,  
 Et s'il faut obéir à cet ordre céleste,  
 Je le sens, j'en mourrai, mais qu'importe le reste  
 Si la France est sauvée ! Au moins, toi, mon cher Jean,  
 Tu ne nous quittes pas, tu seras notre enfant,  
 Plus cher encor, puisque Jeanne nous abandonne.

JEAN.

Père, je la suivrai. Que votre cœur pardonne  
 Si, malgré mon amour, hélas ! en vous quittant,  
 Je parais bien ingrat ; mais j'ai fait le serment  
 De suivre votre Jeanne au péril, où qu'elle aille,  
 De courir avec elle au sein de la bataille  
 Tant que les étrangers ne seront point bannis.

JACQUES D'ARC (*étendant sur eux sa main*).

Partez donc tous les deux, enfants, je vous bénis !

---

## ACTE DEUXIÈME

### LA PRISE DE JEANNE D'ARC

Tout cet acte se passe dans la maison du gouverneur de Compiègne : Guillaume de Flavy. Des fenêtres, on aperçoit l'Oïse baignant le pied de la grosse tour, les remparts, et la plaine environnante avec les villages de Margny, Venette et Clairoix.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE

UN HOMME D'ARMES, GUILLAUME DE FLAVY,  
WARWICK.

UN HOMME D'ARMES.

Messire, vous plaît-il d'ouïr un capitaine  
Qu'amènent dans nos murs la vengeance et la haine.  
Il n'a pas dit son nom et c'est un inconnu,  
De Paris hier soir à Compiègne venu  
Pour lutter avec nous. Sa taille est haute et fière ;  
Il porte avec aisance une armure guerrière.

GUILLAUME.

Tu sais bien que je dois préparer le combat.  
Qu'il entre, mais soit bref...

WARWICK (*entrant*).

Seigneur, je suis soldat,  
Et, trois ans, j'ai servi Philippe de Bourgogne.

GUILLAUME.

Tu dis, si j'entends bien, Philippe de Bourgogne !  
Quoi, devant moi, ta bouche a proféré ce nom !  
Ne sais-tu qui je suis ? Connais-tu le renom  
Du traître, qui toujours à son pays rebelle

Assiège en ce moment notre cité fidèle ?  
 Mais grâce à Dieu, Guillaume attend ses ennemis  
 De pied ferme et sans peur ; au roi Charles soumis  
 Il espère qu'ayant pitié de ses alarmes,  
 Un jour Dieu donnera la victoire à ses armes.  
 Tu m'as compris ? Eh bien, prends garde, chevalier,  
 Il est dans la forêt quelque haut peuplier,  
 Où le vent balançait déjà plus d'un parjure.  
 Dis-moi la vérité, sinon je te le jure...

WARWICK.

Je partage l'ardeur de votre émotion  
 Et n'espère, seigneur, qu'un peu d'attention  
 De votre part ; bientôt vous saurez mon histoire,  
 Mon passé douloureux ; messire, j'aime à croire  
 Que vous voudrez alors me juger autrement.  
 D'ailleurs, si vous croyez que, seul le châtiment  
 Peut m'absoudre, j'attends la mort avec vaillance.  
 Pourtant j'aimerais mieux succomber pour la France  
 Sous ces murs, près de vous. Mourir en combattant :  
 Tel fut mon rêve d'homme et mon rêve d'enfant.  
 Voilà pourquoi trois ans j'ai couru la bataille  
 Frappant de tous côtés, et d'estoc et de taille.  
 Je croyais bien alors défendre mon pays,  
 Mon cœur était naïf, et mes yeux éblouis  
 Ne savaient pas encor distinguer le parjure.  
 Quelle honte, grand dieu ! quel supplice j'endure  
 En songeant au passé. De Charles, récemment,  
 A Reims, je vis le sacre et le couronnement ;  
 Près de lui se tenait l'héroïne immortelle  
 Qui délivra naguère Orléans. La Pucelle  
 Jeanne était en prière, et son étendard blanc  
 Avec celui du roi flottait au premier rang.  
 Autour de son front pur brillait une auréole  
 Comme en portent les saints. Croyez-en ma parole,  
 Tout à coup, du passé mes yeux ont vu l'horreur,  
 En moi je sentis naître une atroce douleur,  
 Et de mon cœur brisé monter enfin des larmes ;

Elles tombaient à flots, purifiant les armes  
Que je tenais en main. Quand je revins au camp,  
Au duc, je me hâtai de dire mon tourment,  
Que depuis trop longtemps coulait le sang de France,  
Qu'il devait du royaume hâter la délivrance  
Et bannir les Anglais ! Pour émouvoir son cœur  
J'essayai tout. Philippe avec un air moqueur  
M'écoula ; j'insistai, quand soudain, plein de rage,  
Le duc m'a souffleté. Mais j'ai gardé l'outrage  
Et ne mourrai content que si je meurs vengé !  
Voilà pourquoi je viens dans Compiègne assiégé  
Offrir avec mon bras mon épée et ma haine  
Au vaillant gouverneur, au brave capitaine  
Sans reproche et sans peur : Guillaume de Flavy.

GUILLAUME.

Ce récit de tes maux, chevalier, m'a ravi.  
Croyant en ton honneur, j'accepte ton épée,  
Mais est-elle, dis-moi, solide et bien trempée ?  
Car le péril est grand, nos ennemis sont forts  
Et je ne sais vraiment si malgré nos efforts  
Au roi nous garderons la cité très fidèle.

WARWICK.

Seigneur, auriez-vous donc reçu quelque nouvelle  
Alarmante pour vous ?

GUILLAUME.

Hier, Louis de Flavy,  
Mon frère, aux Bourguignons a dû rendre Choisy ;  
De Philippe vainqueur tu peux suivre l'armée  
Cernant de toutes parts notre ville alarmée.  
Cinq mille hommes sont là campés sous nos remparts,  
Tous Anglais ou Flamands, Bourguignons ou Picards,  
Tous félons ; Luxembourg a fait dresser les tentes  
De ses mille soldats, à Clairoix, sur les pentes  
Du Ganelon.

WARWICK (*ému*).

Seigneur, vous avez dit, je crois,  
Du Ganelon !...

GUILLAUME.

Oui, c'est la hauteur que tu vois  
Là-bas, qui garde encor le nom maudit du traître ;  
L'Anglais campe à Venette, et Philippe doit être,  
Avec l'arrière-garde, au château de Coudun.  
Voilà les ennemis qui vont tenter demain  
L'assaut de nos remparts. J'oubliais que Noyelle  
Occupe Marigny. Vers Jeanne la Pucelle  
Hier j'ai fait partir un messenger certain  
Pour mander des renforts, et j'attends ce matin  
Sa réponse. Tu vois si je pouvais te dire  
Que l'heure est bien critique, et que Compiègne expire !  
Il en est temps encore, interroge ton cœur ;  
Pour moi, je l'ai juré déjà sur mon honneur,  
Ces félons devant eux trouveront nos poitrines,  
Ils n'entreront ici qu'en marchant sur des ruines,  
Écrasés par le nombre, ou vaincus par le sort.  
Les braves ont toujours un refuge : la mort !  
J'ai des ordres à donner, chevalier, je te laisse  
Un instant seul ici, mais chasse ta tristesse.  
A bientôt !

WARWICK.

Oui, Messire.

## SCÈNE II

WARWICK, *seul*.

Il n'a rien deviné,  
Et son cœur de soldat au traître a pardonné !  
S'il savait qui je suis ! Quelle besogne lâche  
Je viens faire en ces lieux. Pour cette odieuse tâche  
Ah ! je n'étais pas né ! Ganelon ! Ganelon !  
J'ai frémi quand sa bouche a prononcé ce nom !



Tromper ainsi son hôte et trahir une femme  
C'est complet, n'est-ce pas, c'est odieux, c'est infâme !  
Est-ce donc pour cela que je porte une épée !  
Quand mon épaule fut de sa lame frappée  
Le soldat qui m'arma me dit : Va ton chemin  
Et défends en tous lieux la femme et l'orphelin.  
Or je viens aujourd'hui tenter de trahir celle  
Qui nous a tous vaincus, l'exécrable Pucelle  
Jeanne ! Mais après tout, je défends ma patrie,  
Nos soldats et mon roi dont la gloire est flétrie,  
Mes trois frères, hélas ? tombés au champ d'honneur  
Sous les murs d'Orléans. Oh ! pour moi quel bonheur  
De voir briller enfin le jour de la vengeance.  
Ce soir, j'aurai mon tour. Jeanne, à nous deux, patience !

## SCÈNE III

WARWICK, JEAN D'AULON.

JEAN D'AULON (*dans la coulisse*).

Judas !

WARWICK (*tremblant*).

On a parlé, m'aurait-on entendu !

JEAN D'AULON (*toujours dans la coulisse*).

Judas ! Judas !

WARWICK.

On vient ! grand Dieu, je suis perdu !

JEAN D'AULON (*entrant sur la scène*).

Vous êtes bien ému !

WARWICK.

C'est facile à comprendre  
Sans vous faire annoncer, vous venez me surprendre,  
En prononçant un nom, nom d'opprobre et d'horreur  
Qui fait naître un frisson en tout homme d'honneur ;  
A qui donniez-vous donc épithète pareille !

JEAN D'AULON.

Je parlais à Dacier, abbé de Saint-Corneille,  
 Aussi cher aux Anglais qu'aux Bourguignons, dit-on,  
 Et du nom de Judas je cinglais le félon.  
 Je crois qu'il m'a compris. Etes-vous seul, messire,  
 Je cherche en ce moment Guillaume pour lui dire  
 Que Jeanne est dans vos murs. Quittant Crépy la nuit,  
 Nous avons chevauché dans la forêt, sans bruit,  
 Et nous voici cinq cents, tous heureux d'en découdre  
 Pour Dieu, pour la Patrie, à l'éclair de la poudre,  
 Jeanne assiste à la messe et sera là bientôt.

WARWICK.

Je vais connaître enfin et ce n'est pas trop tôt,  
 L'ange inspiré de Dieu, l'invincible Pucelle  
 Qui, depuis moins d'un an, a tant fait parler d'elle.  
 Elle est toujours aussi redoutable au combat ?

JEAN D'AULON.

Seigneur, vous le verrez ce soir, si l'on se bat.  
 Poutant, depuis huit jours, une amère tristesse  
 L'a saisie ; elle pleure et voudrait qu'on la laisse  
 Retourner près des siens. Partout la trahison  
 La guette, avec la mort, pis encore, l'abandon.  
 Mais je veille sur elle, et ma vaillante épée  
 Dans le sang des félons, maintes fois s'est trempée ;  
 Sa lame est ferme et souple, et son tranchant est doux,  
 Eh bien, sous Orléans, j'ai vu trois Anglais roux  
 Tomber l'un après l'autre et mordre la poussière  
 Pour avoir de trop près entouré la guerrière.

WARWICK (*très ému*).

Oh ! ciel !

JEAN D'AULON.

Mais mon récit, Seigneur, ne vous plaît pas  
 Sans doute ?

WARWICK.

Au contraire, et j'en fais le plus grand cas.

Je vois que vous tenez beaucoup à la Pucelle,  
(*On crie : Noël ! Noël !*)  
Justement la voici, Guillaume est avec elle ;  
Permettez-moi, Seigneur, d'aller les recevoir.  
(*En s'éloignant*) : J'ai mon épée aussi, nous serons deux, ce soir.

## SCÈNE IV

JEAN D'AULON, *seul*.

C'est étrange, cet homme, avec sa face blême,  
Je l'ai vu quelque part. N'est-ce pas ici même  
Quand nous sommes venus pour la première fois ?  
Vraiment non. Il ressemble au plus jeune des trois  
Anglais frappés par moi. C'est la même figure  
Et les mêmes cheveux ! Singulière aventure !  
Mais alors, c'est un traître, un lâche sans honneur,  
Payé par les Anglais ? Par ma foi, j'en ai peur !  
J'y songe, il m'écoutait avec un air farouche,  
Sa lèvre est dédaigneuse, et son regard est louche.  
Ce n'est pas le regard pur et franc du soldat  
Qui, le front haut, s'en va de pied ferme au combat.  
Oh ! j'aurai l'œil sur lui, mon épée est fidèle  
Et pour atteindre Jeanne, il faut passer par elle.  
Malheur à toi, si tu nous barres le chemin,  
Qui que tu sois, maudit, tu mourras de ma main.

## SCÈNE V

JEANNE, GUILLAUME, JEAN D'AULON, WARWICK,  
FRÈRE PASQUEREL, MARIE LE BOUCHER,  
VIEILLARD, FEMMES DU PEUPLE (*Une mère avec  
une petite enfant*).

LE PEUPLE (*dans la coulisse*).

Noël ! Noël ! Noël ! amour, reconnaissance  
A l'ange du Seigneur. Pour notre délivrance

Dieu l'envoie aujourd'hui ! Noël ! Noël ! Noël !  
 Gloire à Jeanne qui vient répondre à notre appel,  
 Et dans nos cœurs meurtris fait naître l'espérance !

JEANNE.

Amis, Jeanne n'est rien, et c'est gloire à la France  
 Qu'il faut crier bien haut, et surtout gloire à Dieu !  
 Dont j'invoquais le nom tout à l'heure au Saint-Lieu.  
 Gloire au Dieu tout puissant qui donne la victoire !

UN VIEILLARD (*s'approchant*).

Jeanne, je suis bien vieux, et ma pauvre mémoire  
 N'a guère retenu le nombre de mes ans ;  
 Pour vous suivre au combat, que n'ai-je encor vingt ans ?  
 Il me reste du moins mon amour et mes larmes,  
 Jeanne, je vous bénis.

UNE FEMME DU PEUPLE.

Moi, j'embrasse vos armes  
 Qui tant de fois ont fait trembler vos ennemis,  
 Et l'étendard sacré que Dieu lui-même a mis  
 Entre vos mains. Ce soir qu'il vous conduise encore  
 A la gloire, à l'honneur !

GUILLAUME DE FLAVY.

Ce peuple vous adore.

UNE MÈRE (*portant une petite fille dans ses bras*).

Voyez-vous dans mes bras cette petite enfant,  
 Elle devait mourir ; mais un jour en passant  
 Près de sa mère en pleurs, votre main l'a bénie,  
 Et le ciel aussitôt lui conserva la vie  
 Merci, Jeanne, merci !

JEANNE.

Voilà de braves gens !  
 Et l'on sent battre en eux des cœurs reconnaissants.  
 J'aimerais reposer ici sur cette terre  
 Délivrée à jamais des horreurs de la guerre.  
 A leur ruine aujourd'hui pourrai-je consentir ?  
 Non, je veux les sauver, quand j'en devrais mourir ?

JEAN D'AULON.

Jeanne, pourquoi toujours cette affreuse pensée ?  
J'espérais cependant que tu l'avais chassée !

JEANNE (*triste*).

Non, Jean. Je suis trahie et je marche à la mort ;  
Je n'entends plus mes voix, leur puissant réconfort  
Manque à mon âme, et Dieu lui-même m'abandonne.  
Oh ! je voudrais partir ou bien que Dieu me donne  
La force de gravir jusqu'au bout mon Calvaire.

FRÈRE PASQUEREL.

Le ciel a ses desseins, enfant, laisse-le faire.  
Jusqu'alors à ta gloire il a manqué la croix.  
Si Dieu te la réserve, il saura bien, je crois,  
Faire naître en ton cœur et malgré ton jeune âge  
Des saints et des martyrs l'héroïque courage.  
Ma fille, invoque-le !

JEANNE.

Oui, vous avez raison.

Au Seigneur, devant tous, j'en demande pardon,  
Et j'avoue humblement, mon Père, ma faiblesse ;  
Que le ciel prenne donc pitié de ma détresse.  
Si c'est l'ordre de Dieu, Jeanne ira jusqu'au bout,  
Quel que soit le danger, son cœur bravera tout.  
Mais j'aurais désiré revoir ma pauvre mère ;  
La serrer dans mes bras, et puis à mon vieux père  
Dire un dernier adieu. Dans mon cœur endormi,  
En mes rêves souvent, je revois Domremy !  
Oubliant les horreurs dont son âme est si lasse,  
Après de ses fuseaux, Jeanne a repris sa place,  
Enfant, comme autrefois...

... Chimère, illusion !

Et pourtant que je t'aime, ô chère vision !  
Que dis-je, j'ai rêvé, maintenant je m'éveille,  
Car des bruits de combats ont frappé mon oreille.  
Aux armes, mes amis, sus à l'Anglais ; marchons  
Sans crainte de la mort, et sans peur des félons ;

Et si le sort hélas ! trahit l'humble guerrière,  
 Si Dieu veut que bientôt elle soit prisonnière  
 Et qu'un traître la livre aux ennemis du Roi,  
 Vous, que j'ai tant aimés, priez un peu pour moi.  
 Et puis si l'on vous dit un jour que Jeanne expire,  
 Gardez un peu d'amour à la pauvre martyre !

*(avec fermeté).*

Maintenant, au combat ! Messire gouverneur,  
 Auriez-vous dans vos murs quelques hommes de cœur  
 A joindre à mes soldats ?

GUILLAUME DE FLAVY.

Ils sont prêts. Leur courage,  
 Vous le reconnaîtrez tout à l'heure à l'ouvrage  
 Quand fuiront devant eux Bourguignons et Picards.

JEANNE *(résolue)*.

Amis, l'heure à sonné de franchir les remparts,  
 Courons chercher la mort, ou bien la délivrance.  
 Dieu le veut, en avant !

WARWICK *(sortant le dernier)*.

Moi, je tiens ma vengeance !

#### SCÈNE VI

MARIE LE BOUCHER, MARGUERITE, femme du peuple.

MARIE.

Pendant que sous nos yeux, nos frères, nos époux  
 Vont combattre, prions toutes deux à genoux.  
 Hélas ! je sens en moi de mortelles alarmes.  
 Donnez, Seigneur, donnez la victoire à nos armes.

*Toutes les deux à genoux.*

O Dieu qui tant de fois avez sauvé les Francs  
 Ayez enfin pitié des maux de vos enfants.  
 Nos champs sont dévastés, notre gloire est flétrie,  
 L'étranger règne en maître au cœur de la patrie,

Il menace nos murs. Vous qui donniez jadis  
Aux champs de Tolbiac la victoire à Clovis,  
Vous êtes aujourd'hui notre seule espérance.  
Mon Dieu, secourez-nous, et délivrez la France !

*Elles se relèvent, et regardant par la fenêtre ouverte sur  
le rempart.*

MARGUERITE.

Aux nôtres, un soldat baisse le pont-levis,  
Pendant que le canon, dans les rangs ennemis,  
Va répandre l'effroi.

MARIE.

C'est la *bonne Bourgeoise* <sup>(1)</sup>  
Qui couvre de ses feux l'autre rive de l'Oise.

MARGUERITE.

Tout est silencieux au camp des Bourguignons,  
Dieu voudrait-il, enfin, châtier ces félons !

MARIE.

Jeanne sur son cheval a franchi la barrière,  
Je vois briller son casque et flotter sa bannière ;  
Jean d'Aulon l'accompagne.

MARGUERITE.

Elle crie en avant,  
Et seul, bien loin de tous, bondit son cheval blanc ;  
Rien ne résiste au choc de la brave Pucelle.

MARIE.

On accourt de Margny. C'est Baudot de Noyelle  
Qui tente d'arrêter un instant les fuyards  
Et ramène au combat ses bandes de Picards.

MARGUERITE.

Hélas ! les Bourguignons viennent à la rescousse,  
Les nôtres lâchent pied, l'ennemi les repousse  
Jusques au boulevard.

(1) On appelait de ce nom une grosse pièce de canon placée sur la tour principale et défendant l'accès du pont.

MARIE.

On sonne le tocsin !  
Ciel, voici les Anglais ! Auraient-ils le dessein  
De cerner la Pucelle ?

MARGUERITE.

En ce moment suprême,  
La guerrière tient bon et résiste quand même.

MARIE.

D'Aulon, son écuyer, a compris le danger,  
Il lui fait tourner bride, et pour la protéger  
Abat les ennemis acharnés après elle ;  
Oh ! le bon chevalier et l'écuyer fidèle !

MARGUERITE (*avec un grand effroi*).

Tout espoir est perdu, les nôtres vont périr,  
Serait-il vrai, grand Dieu, que Jeanne doit mourir !

MARIE.

Elle approche du pont, mais on baisse la herse,  
Quel est donc le maudit ?...

MARGUERITE.

Jean d'Aulon le transperce  
D'un coup de son épée. Oh ! l'horrible combat !  
Sur la tête de Jean, la masse d'un soldat  
Vient s'abattre. Il rougit de son sang l'herbe verte  
Et tombe sur le seuil de la porte entr'ouverte.

MARIE.

Vingt bras ont saisi Jeanne, un d'eux par son manteau  
La tire ; elle chancelle !

MARGUERITE (*avec un grand cri*).

Oh ! mon Dieu, le bourreau  
L'entraîne, plus d'espoir. Ils ont pris la Pucelle !!!...

MARIE (*pousse un cri*).

*Les mains jointes, les regards au ciel.*  
Pitié, Seigneur, pitié, pour la France et pour elle !



## ACTE TROISIÈME

### LE MARTYRE

La scène représente une prison. Portes à droite et à gauche. Au fond un grabat recouvert de paille. Des chaînes de fer fixées au mur, une table, une couche, un escabeau.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE

GORDON, soldat Anglais. GUILLAUME, geôlier de la prison, ancien soldat de Bourgogne. JEANNE, couchée sur le grabat et endormie.

GORDON.

On va nous rendre enfin un peu de liberté,  
Car les juges de Jeanne, hier, ont arrêté  
Qu'il fallait en finir avec cette Pucelle,  
Et ce n'est pas trop tôt, car je crois que sur elle,  
Ami, tu commençais vraiment à t'attendrir.

GUILLAUME (*bas*).

Elle dort, pas de bruit, ne la fais point souffrir,  
Ce sera bien assez, hélas, lorsque la flamme  
Dévorera son corps que le bûcher réclame.  
Pauvre corps que le mal n'a jamais effleuré,  
Et qui bientôt doit-être à la flamme livré.

GORDON (*riant*).

Oui, les nôtres préparent une splendide fête,  
Le bûcher est très haut, et bien en vue, au faite,  
Pour Jeanne, ils ont pris soin de dresser un poteau  
Place du Vieux-Marché.

GUILLAUME.

Que je plains le bourreau !

GORDON.

Quoi, tu prendrais pitié d'une affreuse hérétique  
Par le diable inspirée.

GUILLAUME.

Elle m'est sympathique,  
Que veux-tu ; malgré moi pour cette pauvre enfant,  
Mon vieux cœur de soldat éprouve un sentiment  
D'amour et de fierté.

GORDON.

Moi, soldat d'Angleterre,  
Je la hais ta Pucelle, et songeant à la guerre  
Qu'elle a faite à mon Roi, je prête ici serment  
D'aller à son bûcher apporter en présent  
Un fagot de bois sec. D'ailleurs elle est sorcière ?

GUILLAUME.

Tais-toi, n'insulte pas la vaillante guerrière,  
Je l'ai vue à Compiègne à l'heure du combat,  
Et n'ai jamais connu de plus hardi soldat,  
Bravant la mort avec un plus mâle courage.

GORDON.

Je le sais, et voilà pourquoi mon cœur partage  
La colère des miens. Puis-je oublier nos morts,  
Notre sang répandu ; que malgré tant d'efforts  
On nous chasse. Oh ! son crime a mérité vengeance ;

GUILLAUME.

Son seul crime est d'avoir beaucoup aimé la France.

GORDON.

Luxembourg a touché, dit-on, pour cette enfant,  
Forte somme ?

GUILLAUME.

Judas aurait rendu l'argent !  
Je ne suis qu'un soldat du duc de Bourgogne,  
Mais si l'on m'avait fait cette offre, sans vergogne  
Je l'aurais refusée. Garder le prix du sang  
Pour un homme d'honneur, c'est triste, conviens-en.

GORDON.

Depuis longtemps déjà, Jeanne s'était soumise,  
Devant nombreux témoins, à l'arrêt de l'Église ;  
C'est elle qui la livre au bras séculier.

GUILLAUME.

Tu crois ce jugement honnête et régulier ?  
Appelles-tu l'Église, un évêque parjure,  
Et d'Henri de Beaufort abjecte créature,  
Des courtisans vendus, lâches, suant la peur,  
Qui demain rougiront d'avoir été sans cœur.  
Jeanne attendait l'arrêt du Pontife suprême,  
C'était son droit enfin, et la justice même ;  
De la part de Beaufort, ah ! c'eut été trop beau,  
Elle voulait un juge, il lui donne un bourreau.

GORDON.

Que dis-tu de son Roi qui gaîment l'abandonne,  
Comme s'il eut conquis sans elle sa couronne ?

GUILLAUME.

Il a l'oubli facile, et ne méritait pas  
Que Jeanne a son service ait mis un jour son bras.

GORDON.

Sans doute, il connaît trop la valeur de nos armes.

GUILLAUME.

Si j'étais Charles sept, je verserais des larmes  
De honte et de douleur sur ce crime sans nom.  
Ne pouvait-il au moins recueillir la rançon  
Qu'exigeait Luxembourg ? Certainement la France  
Eut donné sans compter pour cette délivrance ;  
En tout cas, il avait son épée à sortir  
Et par elle, du moins, sauver Jeanne ou périr.

GORDON.

Pourrais-tu m'expliquer pourquoi cette parjure  
A trahi son serment ?

GUILLAUME (*avec fermeté*).

Ça, c'est faux, je le jure.

GORDON.

N'a-t-elle pas promis, sous la foi du serment,  
De ne jamais reprendre habits d'homme ?

GUILLAUME.

Comment.

Quand c'est toi qui cachas ses vêtements de femme !

GORDON.

Par ordre, oui, c'est vrai.

GUILLAUME.

Mais alors, c'est infâme !

Et je suis bien heureux de n'être pas Anglais.

GORDON.

Tous les nôtres sont morts, on me dit venge-les,  
J'obéis.

GUILLAUME.

Chut ! Tais-toi, car Jeanne se soulève  
Par instant, sur sa couche, on dirait qu'elle rêve ;  
Dieu ! ne croirait-on pas voir un ange endormi !

JEANNE (*rêvant, les yeux fermés*).

J'aurais tant désiré mourir à Domremy,  
Vous revoir un instant, Isabelle ma mère,  
Me croire encore enfant auprès de mon vieux père,  
Adieu, mon rêve, adieu. La terre sous mes yeux  
Disparaît, et je vois s'ouvrir enfin les cieux !  
O sainte Marguerite, ô sainte Catherine,  
Vous venez me chercher, et mon front s'illumine  
De joie et de bonheur. Que ce spectacle est beau.

(*On entend du bruit*).

GORDON (*très fort*).

On vient. Jeanne, debout, car voici le bourreau.

JEANNE (*poussant un cri d'effroi*).

Ah ! pitié !

## SCÈNE II

LES DEUX GARDIENS, JEANNE,  
UN RELIGIEUX JACOBIN, le capuchon baissé.

LE RELIGIEUX.

Pas encor, mon enfant, du courage ;  
Sans doute il est bien dur de mourir à votre âge,  
C'est pour cela que Dieu me charge en sa bonté  
De préparer votre âme à son éternité.  
Mais peut-être avez-vous des aveux à me faire.  
Gardes, laissez-nous seuls.

LES GARDIENS.

A vos ordres, mon Père.

*(Ils s'en vont).*

LE RELIGIEUX *(retirant son capuce).*

Jeanne !

JEANNE D'ARC *(reconnaissant Jean d'Aulon).*

Oh ! ciel, est-ce toi, puis-je en croire mes yeux  
Toi, Jean, sous ce costume, à cette heure, en ces lieux !  
Le bon Dieu me ferait cette grâce suprême  
De te revoir encore !

JEAN D'AULON.

Oui, Jeanne, c'est moi-même.  
Grièvement blessé, j'ai pu vaincre la mort  
Sous les murs de Compiègne, et j'en bénis le sort,  
Puisqu'aujourd'hui je viens, enfant, prendre ta place,  
Te sauver et mourir. Le temps presse, par grâce,  
Ne me refuse pas. Revêts ce noir manteau,  
Ma robe, mon capuce, et puis loin du bourreau,  
Loin des Anglais, fuis vite et trompe ainsi leur haine ;  
Qui donc reconnaîtra notre bonne Lorraine  
Sous ce déguisement ?

Jeanne, on pourrait venir,

Hâte-toi.

JEANNE (*triste*).

Non, mon frère, hélas ! je dois mourir.  
Je reconnais ton cœur à l'amour qui l'anime,  
Mais Dieu, depuis longtemps, a marqué sa victime ;  
Pour rançon de la France, il exige mon sang,  
Puis-je le refuser ? Il est le Tout-Puissant  
Et saura me donner la force que j'espère  
Pour marcher au supplice et gravir mon Calvaire.  
Oh ! je ne pensais pas te revoir en ce lieu,  
Il m'est doux de t'entendre et de te dire adieu,  
En te montrant le ciel où ce matin, mon âme  
Va monter. Du bûcher je ne crains plus la flamme,  
Le bourreau peut venir, puisque je t'ai revu ;  
Mais, parle encor, dis-moi, qu'est-il donc advenu,  
Quand je fus prise ?

JEAN D'AULON.

Un traître avait baissé la herse,  
Mon épée aussitôt, d'un seul coup le transperce,  
Mais je tombe, à mon tour, sanglant, à demi-mort,  
Auprès du pont-levis. Par un dernier effort  
La nuit, je pus rentrer dans la ville assiégée  
Et voulus vivre, car tu n'étais pas vengée !  
Cinq ou six mois après, du haut de ses remparts  
Compiègne voyait fuir Bourguignons et Picards ;  
Son peuple était sauvé.

JEANNE.

J'ai su sa délivrance,  
Et le ciel, par mes voix, m'en donna connaissance.  
Oh ! j'en fus bien heureuse.

JEAN D'AULON.

Et Dieu, dans sa bonté,  
M'ayant rendu la vie avec la liberté,  
J'allai trouver le Roi. Ma démarche fut vaine ;  
Que la France agonise et que Jeanne ait pris peine  
De sauver sa couronne et de venger ses droits,  
Il n'en a nul souci. L'héritier des Valois

Préfère son repos au hasard des batailles ;  
Qu'importe son honneur ! Alors, avec Xaintrailles,  
Je voulus sur Rouen tenter un coup de main,  
Mais la fortune encor nous trahit en chemin ;  
Lahire est prisonnier ; j'ai pu non sans dommage  
Et grâce à ce costume échapper à la rage  
Des ennemis. Longtemps j'errai près de la tour  
Où tu souffrais captive ; enfin le ciel, un jour,  
Plaça sur mon chemin une enfant douce et bonne.  
Témoin de ma douleur, de suite elle me donne  
Le moyen d'attendrir son père, un peu d'argent  
Fit le reste.

JEANNE.

Oui, c'est la gracieuse enfant  
Qui, depuis de longs mois, soutient mon agonie,  
La fille du geolier, la charmante Eugénie.  
Mon frère, l'heure passe, encor quelques instants ;  
Nous devons nous quitter, à peine ai-je le temps  
D'ajouter en deux mots ce que mon cœur désire.  
Quand le bûcher aura mis un terme au martyre  
De la triste captive, alors tu partiras  
Revoir nos vieux parents qui pleurent seuls là-bas,  
A Domremy, dans l'humble et bien-aimé village  
Où nous avons passé tant de jours sans nuage.  
S'ils connaissent mon sort, ajoute simplement  
Que leur pauvre Jeannette est morte en les aimant.  
Qu'ayant gardé toujours la foi de son enfance  
Elle est morte pour Dieu, pour le Roi, pour la France.  
Cache-leur mon supplice ; et puis, au vieux pasteur  
Qui nous a vus grandir, réclame pour ta sœur  
Une messe à l'autel de sainte Catherine,  
Pour que Dieu me reçoive en sa bonté divine.  
Enfin, dans le jardin par l'Eglise abrité,  
Tu verras un rosier que ma main a planté,  
Cueilles-en quelques fleurs ; à la Vierge bénie,  
Porte-les en mon nom ; et la tâche finie,  
Jean, mon frère, aussitôt retourne auprès du Roi ;

Dis-lui que désormais il peut compter sur toi ;  
 Ne laisse pas longtemps au fourreau ton épée,  
 Car je le sais, ma foi ne sera point trompée,  
 Les Anglais auraient-ils cent mille combattants,  
 Pas un ne sera plus en France dans sept ans.  
 Leur haine sans pitié décrète que je meure,  
 Mais leur fortune après n'en sera pas meilleure.

EUGÉNIE (*entrant*).

Partez vite, il le faut, les juges vont venir,  
 Quand ils seront sortis, vous pourrez revenir.

JEANNE (*pleurant*).

Je me croyais plus forte, adieu, mon frère, adieu,  
 Ou plutôt, au revoir, au ciel, près du bon Dieu.

JEAN (*avec fermeté*).

Oui, va m'attendre au ciel, adieu, pauvre martyr.  
 Mais malheur aux bourreaux, mes jours pour les maudire  
 Seront trop courts, adieu.

### SCÈNE III

JEANNE, NICOLAS LOYSELEUR, GORDON,  
 GUILLAUME, JEAN D'ESTIVET, CAPITAINE  
 ANGLAIS, chargé de présider au supplice, QUELQUES  
 SOLDATS.

LOYSELEUR.

Tu devines pourquoi  
 Jeanne, nous sommes-là, debouts, auprès de toi ?  
 Le moment est venu de marcher au supplice.

JEANNE.

Oui, mon Père, il est temps que mon tourment finisse.

LOYSELEUR.

Tu ne peux désormais échapper au trépas,  
 Et le bras de Satan ne te sauverait pas.  
 Mais avant de mourir, pour que Dieu te pardonne,



Et que, dans sa bonté, tout à l'heure il te donne  
Place en son Paradis, abjure tes forfaits.

JEANNE.

Mon père, quels sont-ils ?

LOYSELEUR.

Certes, tu les connais,  
Ils sont assez nombreux : blasphèmes, sacrilèges.  
Révoltes, trahisons, mensonges, sortilèges,

JEANNE.

Devant tous ces excès, moi-même je frémis.  
Mais Dieu sait, que jamais je ne les ai commis !

LOYSELEUR.

Quelle audace !

JEAN D'ESTIVET.

Elle ajoute au blasphème un mensonge.

Vous l'avez entendue.

LOYSELEUR.

Oh ! malheureuse, songe  
Que le bûcher t'attend, et confesse humblement  
Que ton cœur devant Dieu pécha grièvement,  
Et que jamais le ciel ne t'envoyât ces saintes  
Dont tu parlais, que tes visions étaient feintes.

JEANNE.

Pour faire ces aveux, il me faudrait mentir ;  
J'ai dit la vérité, je n'en puis départir,  
Vous pouvez me tuer.

JEAN D'ESTIVET.

Laissez cette sorcière.

JEANNE.

Sorcière, avez-vous dit, non, mais humble bergère  
Qui n'eut jamais quitté son pays, ses troupeaux,  
Et veillerait encore auprès de ses fuseaux,  
Si Dieu, dans son amour, un jour ne l'eut choisie  
Pour défendre son peuple et sauver sa patrie !

JEAN D'ESTIVET.

Tu fis avec bonheur couler le sang chrétien ?

JEANNE.

Je n'en ai point versé, vous le savez très bien,  
Et pour armes, je n'eus jamais que ma bannière ;  
Je montrais les Anglais, et j'entraîs la première  
Hardiment et sans peur dans les rangs ennemis.

LE CAPITAINE ANGLAIS.

Conduite par Satan ?

JEANNE.

Défendre son pays  
C'est écouter Satan ? je l'ignorais, messire.

LOYSELEUR.

Quel orgueil ! et peut-on, Jeanne, te laisser dire  
Pareille chose ! Enfin, pour la dernière fois,  
Au nom de ton salut, aux pieds de cette croix,  
Abjure !

JEANNE.

En ce moment, elle est mon seul refuge,  
La croix ! mais vous, Anglais, Dieu vous voit et vous juge.

JEAN D'ESTIVET.

Alors, tu veux mourir ?

JEANNE (*avec fermeté*).

Oui, le bourreau m'attend.  
Quel triomphe pour vous de brûler une enfant !  
Mais vous avez compté trop tôt sur ma faiblesse.  
Vous espériez que Jeanne, en un cri de détresse,  
Vous livrerait son âme et trahirait sa foi ?  
Par elle, vous pensiez flétrir aussi son roi ?  
Eh bien, quittez, Seigneurs, quittez cette espérance,  
Vous pouvez m'égorger et mutiler la France,  
Mon âme est à Dieu, seul, et vous ne l'aurez pas.  
Le bourreau peut venir, je brave le trépas.

Sachez-le bien, demain, quand Jeanne sera morte,  
La France renaîtra plus vaillante et plus forte.  
Je connais nos soldats, ils m'ont donné leurs cœurs,  
De la lutte bientôt ils sortiront vainqueurs.  
Vous serez tous chassés, écrasés par nos armes,  
Expiant mes douleurs dans le sang et les larmes

JEAN D'ESTIVET.

Tu connais l'avenir ?

JEANNE.

Non, mais j'entends mes voix  
Elles m'ont dit souvent vos revers, je les crois.  
Oui, vous serez châtiés, je le répète encore.  
Maintenant, hâtez-vous, que le feu me dévore,  
Qu'importe l'échafaud où s'arrêtent mes pas,  
Si Jeanne va mourir, la France ne meurt pas.

*(Avec exaltation)*

O France, il m'est bien doux de songer à cette heure,  
Que c'est pour te sauver que la Pucelle meure,  
Va, de ton sol sacré, fais germer les héros,  
Pour venger la victime et punir les bourreaux.  
Après ces jours de deuil renaîtra l'espérance ;  
Toi que j'ai tant aimée, adieu, ma chère France.

LE CAPITAINE ANGLAIS *(tirant son épée)*.

Enfin, finiras-tu, démon, fille d'enfer  
Tais-toi, si tu ne veux succomber sous ce fer.

JEANNE.

Oh ! ce serait trop beau, milord, et votre haine  
Exige mieux.

LE CAPITAINE.

C'est vrai, tu n'en vaux pas la peine.  
Gardes, emmenez-là.

## SCÈNE III

EUGÉNIE ET JEAN D'AULON

*(rentrant par une porte opposée).*

EUGÉNIE.

C'est fini, plus d'espoir,  
Ils n'ont pas eu pitié ! Rouen devais-tu voir  
Sous tes yeux, s'accomplir un jour un pareil crime !

JEAN D'AULON.

Anglais, vous aviez donc bien peur de la victime ?  
Quoi, six mois de cachots, de fers et d'abandon,  
N'auront point su de Jeanne obtenir le pardon ?

EUGÉNIE.

Il n'est guère pourtant de torture et d'outrage  
Que leurs soldats n'aient fait subir à son courage,  
Que de fois je l'ai vue, au cours de ces longs mois,  
Pleurant, le cœur brisé, succomber sous le poids  
D'une atroce douleur. Alors la prisonnière  
Jetait son âme à Dieu dans une humble prière,  
Et ses Saintes venaient apaiser son tourment.  
Mon père, un vieux soldat, si cruel un moment,  
Sentit son cœur un jour désarmé par ses larmes ;  
De Jeanne alors, j'ai pu dissiper les alarmes,  
Ma présence souvent égayait sa prison,  
Elle oubliait ses maux, quand le soir, ma chanson  
Berçait pour un instant son angoisse mortelle.

JEAN *(avec une profonde douleur)*.

Elle expire à cette heure !!! Oh ! la bonne Pucelle  
De votre part, Anglais, méritait meilleur sort,  
Longtemps vous porterez tout le poids de sa mort.  
S'il vous fallait le sang de la pauvre bergère,  
Que n'êtes-vous allés bien loin, en Angleterre,  
Dresser cet échafaud, épargnant à la France  
Avec d'amers regrets, la honte et la souffrance

De voir Jeanne mourir en ses bras impuissants,  
(A Eugénie).

Entends-tu ces rumeurs ? Ce sont bien les accents  
D'une foule en délire ! Au loin, je vois la flamme  
Monter !... Donnez, Seigneur, du courage à son âme.

EUGÉNIE.

Une épaisse fumée envahit le ciel bleu.  
Sur le calvaire aussi quand expirait son Dieu,  
Le soleil se voila.

JEAN.

Plus rien que le silence !  
De la martyre enfin sonne la délivrance,  
La mort a consommé l'œuvre d'iniquité,  
Jeanne s'élève au ciel, dans l'immortalité.

EUGÉNIE.

Rouen, ô mon pays, ville où Jeanne succombe  
Prépare des lauriers, place-les sur sa tombe  
Et de l'ange envolé garde le souvenir.  
(Après un instant de silence).

Mon Père ne saurait tarder à revenir,  
Il me sait triste, hélas !

(Elle va voir à la fenêtre).

Par la fenêtre ouverte  
Aux pieds de cette tour et sur la branche verte  
D'un sapin, tout en haut, j'aperçois un oiseau  
Qui gaîment vient s'abattre. Oh ! mon Dieu, qu'il est beau !  
On dirait qu'il m'entend ; volant de branche en branche,  
Il approche ; au soleil brille son aile blanche ;  
Oiseau, tu n'es point fait pour notre monde impur.  
Ouvre ton aile, et va te baigner dans l'azur.

JEAN (regardant le ciel).

Plus blanche mille fois, l'âme de la Pucelle  
Rayonne en ce moment dans la gloire éternelle  
Au sein des bienheureux.

EUGÉNIE.

Mon père est de retour.

Je reconnais sa voix.

**SCÈNE IV**

EUGÉNIE, JEAN D'AULON, GUILLAUME

GUILLAUME.

Ah ! maudit soit le jour  
Qui vit un tel forfait ; honte à la félonie !

EUGÉNIE.

De Jeanne vous avez contemplé l'agonie,  
Ce fut affreux sans doute ?

GUILLAUME.

Oh ! je vivrai cent ans,  
Qu'à toute heure mes yeux reverront ces tourments,  
Le bûcher se dressant au milieu de la place,  
Et la pauvre victime en vain demandant grâce,  
Tandis que les Anglais l'insultaient en passant.  
Ces juges étaient là sur la place du sang,  
Entourant l'échafaud ; dans leur haine féroce,  
Ils voulaient jusqu'au bout suivre le drame atroce.  
L'héroïque martyre en son triste abandon,  
Levant les yeux au ciel imploraient leur pardon.  
Quand la foule la vit debout, l'âme brisée  
Attachée au poteau, l'inférieure risée  
Un instant s'apaisa. Devant tant de douleurs  
Tout le monde pleurait. Les lâches insulteurs  
S'étaient tus. La Pucelle, oubliant sa souffrance,  
Murmure encore ces mots : Mon Dieu, sauvez la France,  
Et sa voix expirante a réclamé la croix ;  
Un soldat en fait une avec deux bouts de bois ;  
Il la présente à Jeanne, et devant cette image  
La martyre a senti renaître son courage ;  
Son regard s'illumine, on dirait que ses yeux

Se remplissent déjà de la clarté des cieux ;  
Son bras noirci se lève à travers la fumée,  
Il semble par instant qu'il brandit une épée.  
Quel drame ! Le bourreau lui-même est attendri ;  
Puis, dans l'affreux silence, on entend un grand cri :  
*Ah ! Jésus, Maria* ; de la brave guerrière  
L'âme s'échappe alors avec cette prière,  
La flamme a fait son œuvre et ses derniers reflets  
D'une honte éternelle ont marqué les Anglais,

EUGÉNIE.

Il ne reste plus rien de la Vierge lorraine !

GUILLAUME.

Non, rien, ma fille, Henri de Beaufort dans sa haine,  
A fait par le bourreau jeter sa cendre au vent ;  
Chose étrange, son cœur était encore vivant !

JEAN.

Sans doute, Dieu voulait réserver à la France  
Ce cœur qui n'a battu que pour sa délivrance.

GUILLAUME.

Il comptait sans Beaufort qui lui l'a condamné  
A dormir dans le fleuve.

#### SCÈNE V

LES MÊMES PERSONNAGES, GORDON,

GORDON (*entrant sur la scène avec un grand effroi*).

Hélas ! je suis damné,  
Je sens déjà le feu de l'enfer qui me brûle,  
Enfant, n'approche pas, écarte-toi, recule.

GUILLAUME.

Mais, Gordon, qu'as-tu donc ?

GORDON.

J'avais fait le serment  
D'apporter au bûcher un fagot en présent ;  
J'approche au moment même où la Pucelle expire,

J'entends son cri de mort ; je ne saurais vous dire  
 Ce qu'alors j'éprouvais, mais, au sein du bûcher,  
 Quelque chose me pousse. On vient m'en arracher,  
 Et je tombe à genoux, aux pieds de la victime,  
 Maudissant mais trop tard la grandeur de mon crime ;  
 L'infâme Loyseleur s'affaisse évanoui ;  
 Poussant des cris d'effroi, le bourreau s'est enfui ;  
 Il a vu, nous dit-il, de la martyre l'âme,  
 Blanche et pure colombe, échapper à la flamme  
 Et monter vers le ciel.

EUGÉNIE.

Je l'ai vue à mon tour  
 Joyeusement s'abattre auprès de cette tour.

GORDON

Pitié, Jeanne, du ciel où vous avez pris place,  
 Du ciel où tout s'oublie, où tout crime s'efface,  
 Pitié d'un malheureux implorant son pardon.  
 Ne le repoussez pas.

JEAN D'AULON

Relève-toi, Gordon,  
 Jeanne n'a point connu la haine ou la vengeance  
 Et son dernier soupir, en mourant pour la France,  
 Fut un cri de pardon. Relève-toi. Pour nous  
 Qui l'aimions sur la terre, à cette heure il est doux  
 De songer que son âme, ignorant la souffrance  
 De son martyre enfin trouve la récompense.  
 Avec son souvenir nous garderons l'espoir  
 De la rejoindre un jour pour l'éternel revoir.  
 En attendant, je veux accomplir ma promesse ;  
 Hâte-toi, disait-elle, hâte-toi, le temps presse ;  
 Demain, j'irai servir mon pays et mon Roi,  
 Et Jeanne veillera sur la France et sur moi.

Abbé G.-H. HUMBERT.

---